

*JOURS
DE
FRANCIS*

I.
Passer janvier

À Méline.

23 avril Mains sur les hanches, nos valises à ses pieds, le chauffeur de taxi qui nous a conduits de l'aéroport de Naples jusqu'à notre appartement de location insiste pour que nous lui versions cinq euros de plus que la *tarifa fissa*, le tarif forfaitaire. Il maintient que, certes, *non è scritto* nulle part, mais qu'il applique le barème officiel. Ce gredin, qui nous a déjà détroussés de deux euros supplémentaires pour charger les bagages, s'est contenté de nous débarquer à un croisement. Je lui explique que je ne paierai pas un centime de plus (*no no senior finito*) ; il me regarde, incrédule, tourne les talons en maugréant ce que je crois être des insultes, grimpe dans son vilain taxi cabossé et s'éloigne à toute allure. Barbara, consternée, m'informe qu'elle n'a pas eu le temps de récupérer son téléphone sur la banquette arrière.

Notre hôte napolitain s'appelle Fabio. Lorsque nous lui contons notre mésaventure, il est d'un grand secours moral et logistique. Il nous plaint, nous rassure, et téléphone à la société de taxis pour leur exposer le problème. Enfin, il nous fait visiter l'appartement.

Le mot de passe qui protège son réseau wifi est composé de son prénom accolé à celui d'un autre homme. Il ne l'a pas encore changé, tant leur séparation est récente. Il espère encore qu'elle ne sera pas définitive. Je trouve cela imprudent, pour ne pas dire dangereux, de protéger si faiblement ses données numériques et, plus grave, celles de ses hôtes. Je me garde bien de lui dire, car l'évocation de ses amours passées l'a déjà plongé dans la mélancolie.

Il prend place à nos côtés sur le canapé, comme s'il avait un soudain et impérieux besoin de compagnie et, ensemble, nous regardons repartir vers l'aéroport, sur un plan numérique de Naples, le petit point bleu qui représente le téléphone de Barbara.

Au lit, j'évoque mes tentatives régulières et toujours avortées de tenir un journal. Chaque premier janvier, j'annonce que *cette fois, c'est la bonne, je deviens diariste*, et chaque fois j'abandonne à la fin du mois, pour rejouer la scène l'année suivante. J'ai ainsi accumulé, au fil des années, de nombreux débuts qui pourraient constituer un recueil intitulé *Journaux de janvier*.

Barbara me met alors doublement au défi : oserais-je en commencer un aujourd'hui même, au beau milieu de l'année ? Et passer janvier ?

Faites place, Kafka, Renard, Sevrans, Léautaud et les autres : j'arrive !

24 avril Fabio m'explique que le beau et grand jardin que surplombe l'appartement fut remporté aux cartes par son propriétaire, le président de l'Association napolitaine des amis de Marcel Proust. Il ne s'y promène que rarement, le destinant surtout à ses quinze chats ; l'un d'eux, Bakouk, donna son nom au jardin après son inhumation.

J'y vois deux extraordinaires coïncidences : d'abord, je suis moi-même ces temps-ci plongé dans la lecture de *La Recherche*, et ensuite, j'ai des chats. J'en informe Fabio, qui pour toute réponse me sourit gentiment. Il ne semble pas trouver ça tellement incroyable. Dans ces conditions, je ne sais plus trop quoi lui dire. Je me contente de le regarder. Mal à l'aise peut-être d'avoir soufflé mon enthousiasme comme un fétu, il me propose un *caffè*, que j'accepte pour ne pas l'accabler. Tandis qu'il s'affaire en cuisine, j'aperçois justement le propriétaire du jardin qui emprunte, les mains dans le dos, une vaste allée ombragée. Tiens donc, nouvelle coïncidence : je marche souvent les mains dans le dos, moi aussi. Fabio revient avec ses tasses minuscules et sa cafetière italienne ; échaudé, je m'abstiens de lui faire part de ma nouvelle découverte troublante.

En ville, attablé devant un *espresso*, je me demande comment contacter la mafia napolitaine afin de lui proposer mes services de tueur à gages. Je voudrais exercer sous le nom d'*Il Timido*, plus original et mystérieux que le trop révélateur *Il Francese*. Barbara ignore comment contacter la mafia.

Visite du cimetière des Fontanelle, où sont exposés les ossements des victimes napolitaines de catastrophes naturelles. On a fait sécher les corps avant d'y empiler les crânes sur les crânes, les tibias sur les tibias, les humérus sur les humérus, et ainsi de suite. Ce sont surtout les crânes que l'on remarque, parce qu'on les reconnaît bien. Barbara, en dépit de mon insistance, se refuse, après ma mort, à me faire sécher à Naples pour se recueillir devant mon crâne. Elle semble être dans un mauvais jour.

On trouve, un peu partout à Naples, des *cornicelli* ; ce sont de petits talismans rouges en forme de corne ou de piment, c'est difficile à dire, censés éloigner le mauvais œil pour peu qu'on les frotte d'une certaine façon. J'hésite longtemps à l'étalage d'un artisan, chaque *cornicello* étant unique. Je me décide enfin pour que cessent les reproches d'une Barbara qui s'impatiente. J'ai bien fait de prendre mon temps car j'ai choisi le bon cornicello : à peine viens-je de le frotter qu'une femme appelle sur mon téléphone. Elle a trouvé celui de Barbara à ses pieds, dans le taxi, et m'a contacté grâce au miracle technologique qui nous a permis d'afficher, à distance, un message de détresse sur l'écran.

25 avril Le quartier espagnol de Naples est le seul qui ressemble à Naples. J'y achète plusieurs délicieux gâteaux à un pâtissier, lequel m'annonce un prix si modique que je le lui fais répéter trois fois. Je les mange rêveusement sur le Pausilippe, et à la suite de je ne sais quelle association d'idées, je demande la bouche pleine à Barbara si elle pense que le chanteur Chris Isaak est déjà venu à Naples. Elle l'ignore.

Dans un magasin de prêt-à-porter masculin, la vendeuse, volubile et connaissant son affaire, effectue d'incessants allers-retours entre les rayonnages et ma cabine d'essayage, s'extasiant habilement devant mon *italian style* à chaque nouvel habit que je passe. J'ai beau savoir qu'il s'agit d'une ruse mercantile, je rougis, puis en partant les bras chargés de sacs géants lui lance un *ciao!*, mais elle ne fait déjà plus attention à moi. Peut-être aurais-je du ajouter *bella* ?

Au Museo Archeologico, je contemple les mosaïques de Pompéi.

Certes, elles sont belles, mais le plus émouvant à mes yeux est ce graffiti de phallus : l'artiste l'a dessiné exactement comme, moi-même, je dessine les bites. Pont entre artistes, fraternité d'âme au-delà des âges. À la boutique du musée, j'interroge la caissière : pourquoi diable n'y trouve-t-on aucun ouvrage en français traitant de la vie quotidienne à Pompéi, alors qu'ils vendent des livres de Thomas Mann sans rapport avec la choucroute et traduits en espagnol ? Malheureusement, je suis tombé sur la seule italienne qui ne comprend pas l'italien. Je quitte cette Tour de Babel furieux et déçu.

Le revêtement rouge de mon cornicello s'estompe sous l'effet de mes frottements répétés du pouce ; ce dernier a beaucoup enflé, aussi frotté-je de plus belle mon talisman tout en lui demandant de me soigner le pouce.

Au dîner, j'opte pour une pizza. Je ne mange rien d'autre depuis notre arrivée. À Barbara, qui me demande si je ne voudrais essayer autre chose, juste une fois, je réponds que leur prix dérisoire exerce sur moi un attrait si puissant que j'aurais l'impression de manquer une affaire. Dans un recoin de la petite salle, un Japonais solitaire, costume blanc, lunettes rondes cerclées d'écaille ; j'ai l'intuition que c'est un ancien cadre de Mitsubishi ayant tout quitté pour écrire un livre en Europe. Au moment de partir, le serveur me

tapote amicalement l'épaule : sûrement l'effet de mon *italian style*. Ce geste d'adoubement me plonge dans la félicité. Le japonais est certainement jaloux, Barbara admirative. Je me transforme lentement en pizza.

26 avril Nous quittons Naples, direction Pompéi.

Je trotte ridiculement derrière Barbara, enserré dans mon pantalon taille basse *italian style*. À l'entrée des ruines, les vendeurs à la sauvette agitent les bras, une petite bouteille d'eau glacée dans chaque main. J'en achète une, *frizzante* bien sûr, pour me garder des coups de chaleur ; à force d'avoir été secouée, elle m'explose au visage lorsque je l'ouvre.

Nous voici à l'intérieur de la vénérable enceinte, dans laquelle, à ma grande stupéfaction, se trouve un *snack*. Choqué, je ne cesse de demander à Barbara comment on a pu laisser faire pareille chose. Elle me répond à trois reprises qu'elle n'en sait rien, puis cesse de m'écouter. Soudain, une jeune fille, qui a peut-être découvert le snack elle aussi, s'effondre sur les pavés deux fois millénaires.

Je prends des poses menaçantes de gladiateur dans les arènes le temps d'une photographie, puis je trouve au sol un antique bonbon acidulé qui aura échappé à la vigilance des archéologues.

Nous passons la nuit dans un palace à Sorrente ; Barbara y a retenu une suite car c'est mon anniversaire, ainsi que celui de la catastrophe de Tchernobyl.

27 avril Tandis que je contemple la mer depuis

l'immense terrasse du bar de l'hôtel, me parvient une musique douce et délicate. Charmé, je fais volte-face et aperçois, installé au piano, ce vieux Japonais étrange et décadent aperçu le matin dans la salle du petit-déjeuner. Il joue divinement Beethoven, Chopin, puis Claude François.

Je m'approche pour mieux l'entendre ; il joue quelques instants encore, puis se lève, se saisit de son élégante canne, s'incline devant moi comme le font les Japonais — je ne veux pas dire que *tous* les Japonais s'inclinent devant moi, c'est juste leur façon de faire — puis s'excuse d'avoir fait du bruit. Quelle élégance, quelle courtoisie que celles de cet homme. Je voudrais lui dire que j'ai, moi aussi, une très belle canne à la maison, dont le pommeau est une tête de levrette sculptée dans l'ivoire. Je n'en fais rien, ce serait peut-être intrusif. Je n'ose pas non plus lui demander s'il est de la famille du Japonais aperçu la veille, à la pizzeria.

Départ pour Ravello, où, à peine arrivés, nous gagnons la Villa Rufolo. La visite de la tour est d'une nullité absolue ; le guide, entre deux propos inintéressants au possible, nous apprend qu'un écrivain américain a écrit qu'on ne saurait distinguer, sur la côte Amalfitaine, le bleu du ciel de celui de la mer. Je scrute l'horizon, et, haussant les épaules, je dis à Barbara : *c'est absurde, il suffit de plisser un peu les yeux.*

28 avril En chemin pour visiter la Villa Cimbrone, nous passons devant la maison qu'habita André Gide tandis qu'il écrivait *L'immoraliste*. Il faudrait retrouver le guide de la Villa Rufolo pour le sommer d'arrêter de parler de l'écrivain américain et parler d'André Gide à la place. J'ai connu une période très *Gide*. Je ne puis penser à lui sans revenir au temps de mon service militaire. Non pas que je l'aie effectué en même temps que l'illustre auteur, mais un camarade de chambrée m'avait offert *L'immoraliste*. Voulait-il me faire passer un message particulier, avec cette histoire de tourisme sexuel et homosexuel ? Je l'ignore, mais je me souviens qu'il avait compensé ses faibles aptitudes physiques par une volonté de fer, jusqu'à terminer à la tête du classement des élèves